

Mythe et symbole chez Herman Melville

Au cœur du symbolisme cosmique de Melville se trouve le cachalot blanc. Il n'est pas de problème plus débattu et rabattu que celui de sa signification. Faux problème à mon sens, car ce sens doit rester mystérieux.

Le cachalot blanc est la figuration des ambiguïtés insondables de l'univers. Tout sens qu'on lui rajoute ne fait qu'enlever de la force à celui-là. Simplement, pour Achab, *Moby Dick* est le **masque** des ambiguïtés universelles. Tout homme traumatisé fixe ainsi son attention sur un objet qui lui paraît l'émanation de l'intentionnalité dont il se juge victime.

Comme dans les grandes pièces de Shakespeare, la répercussion d'un excès monstrueux dans l'ordre humain, tel que la folie d'Achab, se manifeste dans l'ordre du cosmos : la vision subjective d'Achab **crée** un monde qui l'entoure avec son navire et ses compagnons. Il navigue dans un milieu, une dimension particulière qui s'ajoute au temps et à l'espace ; il navigue dans sa destinée : un épaississement particulier du réel se fait autour de lui, son ciel est strié de signes et de météores, sa mer est hantée de créatures prophétiques. Le monde de l'**Ancient Mariner** ne trouve qu'ici son pareil. C'est que le cosmos dérangé et visionnaire d'Achab se trouve tout de même dans le prolongement d'un cosmos obscur, profond, riche en mystères, vibrant et rayonnant d'actes sacrés. (...) *Moby Dick* a tous les titres à représenter à lui seul une nature secrète et terrible. Il est unique en cette blancheur qui est la couleur masque et mensonge, qui est la couleur de la mort et celle de « l'autre monde ».

Si la blessure physique et psychique d'Achab, mutilation et symbole de castration, le retire hors de la communion créatrice des êtres, sa volonté de meurtre est une volonté de rentrer par le jet du harpon dans l'unité perdue, de mettre fin à l'exclusion. Il est justifié autant que son contraire dialectique, Ishmaël, est justifié à chercher l'union par le pardon et l'amour.

Jean-Jacques Mayeux
extrait de **Vivants piliers**, essai sur le roman
anglo-saxon et les symboles
(Julliard, coll. Lettres Nouvelles 1960).

Théâtre de la Tempête Cartoucherie

Moby Dick

de Herman Melville

Adaptation et mise en scène	Stuart Seide
Décor, costumes	Osanne
Décor réalisé par	Alain Derlon Daniel Larue
Peintures	Charles Marty
Costumière	Christiane Mourès
Régie avec	Bernard Thézan Olivier Espérandieu Thierry Fortineau Laurence Roy Danielle Van Bercheycke Wladimir Yordanoff

Du mardi au samedi 20 h 30, matinée dimanche 16 h.
Relâche dimanche soir et lundi.

Cartoucherie, Route de la Pyramide, 75012 Paris - 328.36.36.
Métro Château de Vincennes, puis Autobus 306 (station Champ de Manœuvre).

Moby Dick

de Herman Melville.

Une recherche, une exploration, un voyage
Adaptation théâtrale de Stuart Seide

En 1851 paraît à New York une sorte de vaste poème épique, **Moby Dick**, histoire d'une chasse à la baleine. L'auteur, Herman Melville, a 32 ans. La mer, il la connaît. Marin dès l'âge de 19 ans, il s'est enrôlé dans l'équipage d'une baleinière, a sillonné le Pacifique, séjournant dans différentes îles. Puis, à 25 ans, il reprend pied sur le sol natal. Au terme de ses voyages réels par les mers, c'est désormais en les écrivant qu'il va tenter de surmonter ses angoisses et de découvrir sa propre identité.

Ses premiers récits connaissent un grand succès. Il n'en va pas de même de **Moby Dick**, sa sixième œuvre, roman d'une dimension cosmique qui dérouta profondément ses lecteurs habituels et les naïfs amateurs de récits d'aventures. Il faudra attendre près d'un siècle pour que le livre soit traduit en français (la première édition date de 1941) et qu'il acquière partout dans le monde la place qui lui est due, et comme le rayonnement d'un immense soleil noir.

La « fable » de **Moby Dick** est simple et tient en quelques lignes. Après bien des aventures, et dans un moment de détresse absolue, un marin, Ishmaël, « tourmenté d'une éternelle démangeaison pour les choses lointaines », décide de reprendre la mer. Il s'embarque depuis l'île de Nantucket (ancien haut lieu du commerce de la baleine) à bord du baleinier « le Pequod », sous la direction du capitaine Achab. Pour Achab, en fait, il ne s'agit pas d'une expédition ordinaire, mais bien d'une vengeance à assouvir contre Moby Dick, la fabuleuse Baleine Blanche qui naguère lui a sectionné une jambe. Il part sur les mers avec l'idée fixe, folle, de la détruire. Une quête obsessionnelle, démesurée, à la dimension de cette « maladie de l'âme » qui possède Achab (et Melville) — et qui occupe 500 pages du roman. C'est seulement alors, à 30 pages de la fin, qu'apparaît réellement le blanc monstre marin, avec son front ridé et sa mâchoire de travers, et que commence le combat désespéré

d'Achab et des siens contre Moby Dick. Après trois jours d'une chasse tragique, tout l'équipage est englouti, corps et biens, au fond de l'océan. Seul survivant du désastre : le marin Ishmaël-Melville, miraculeusement sauvé afin de narrer l'aventure. « Parler » **Moby Dick** sur une scène de théâtre serait une impossible gageure s'il s'agissait d'un simple récit de chasse à la baleine, fût-elle géante, et non d'une aventure intérieure essentielle. Si l'on admet que tout ici se passe dans les têtes, n'est qu'interrogation passionnée sur le sens de la destinée humaine, sur la réalité du Bien et du Mal, sur cette « inexorable intégrité de la personne » qui hante Melville toute sa vie — alors un lieu apparemment anodin, quotidien, un lieu de rencontre entre les hommes, comme peut l'être une auberge de Nantucket en 1850, contiendra si l'on veut toutes les fureurs de la mer avec ses requins, ses oiseaux, ses baleines, et tous les baleiniers qui la sillonnent avec leurs équipages livrés à l'espoir et au désespoir et à tous les fantasmes de l'imaginaire.

« Tout ce qui rend fou et qui tourmente, tout ce qui remue le fond trouble des choses, toute vérité contenant une partie de malice, tout ce qui ébranle les nerfs et embrouille le cerveau, tout ce qui est démoniaque dans la vie et dans la pensée, tout mal était, pour ce fou d'Achab, visiblement personnifié, et devenait affrontable en Moby Dick. Il avait amassé sur la bosse blanche de la baleine la somme de rage et de haine ressentie par toute l'humanité depuis Adam et, comme si sa poitrine avait été un mortier, il y faisait éclater l'obus de son cœur brûlant. »

Stuart Seide n'a pas cherché à faire une pièce de **Moby Dick**. Ses personnages se parlent avec un texte de Melville, en un récit dialogué qui s'enrichit des formes contradictoires du jeu. Car tout est jeu ici et donné pour tel, jusqu'au moment où, dans son propre dépassement, le jeu devient la réalité même.

G. S. Mai 1977.